



HAL
open science

Etudes et engagement politique: l'interdépendance des carrières militantes et étudiantes

Sébastien Michon

► **To cite this version:**

Sébastien Michon. Etudes et engagement politique: l'interdépendance des carrières militantes et étudiantes. Neyrat (Y.). Cultures étudiantes, L'Harmattan, pp.41-53, 2010. hal-01180332

HAL Id: hal-01180332

<https://hal.science/hal-01180332v1>

Submitted on 25 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études et engagement politique : l'interdépendance des carrières militantes et étudiantes

Sébastien Michon

PRISME-GSPE (CNRS UMR 7012)
MISHA – 5, Allée du Général Rouvillois
67083 Strasbourg Cedex, France
Sebastien.Michon@misha.fr

Résumé : A partir de données quantitatives et qualitatives, cette contribution étudie l'effet des expériences étudiantes sur les processus d'engagement politique. Les études comportent différentes étapes (entrée à l'Université, réorientations scolaires, échecs) qui, parce qu'elles constituent des déplacements dans l'espace scolaire mais aussi social, sont des phases de rupture, des phases interstitielles de la vie sociale. En favorisant une insertion dans de nouveaux réseaux sociaux, un espace de sociabilité, une prise de rôle dans l'arène étudiante et une reconstruction identitaire, l'entrée dans le militantisme peut représenter, pour des étudiants qui y sont disposés, un moyen d'y faire face.

Mots-clés : étudiants ; carrière étudiante ; crises identitaires ; socialisation politique ; militantisme.

Title: Higher education and activism: interdependence between activist and student careers

Abstract: Using quantitative and qualitative data, this contribution studies the effect of student experiences on the processes of political engagement. Studies involve different stages (entering university, reorientations, failures) that, because they constitute shifts both in the academic space and the social space, are phases of rupture, interstitial phases of social life. By favouring the insertion into new social networks and a space of sociability, a role in the student arena and an identity reconstruction, activism can represent a way to face these ruptures for students that are disposed to it.

Key words: students; student career; identity crisis; political socialization; activism.

Études et engagement politique : l'interdépendance des carrières militantes et étudiantes

C'est à l'étude des processus d'engagement politique des étudiants qu'est consacrée cette contribution. Si d'après le rapport sur le développement du bénévolat étudiant, les jeunes et les étudiants sont disposés à agir « plus et mieux »¹, très peu sautent le pas, spécialement dans les organisations politiques². Pourtant, même si les étudiants ne sont guère attirés par l'engagement politique, étudier le militantisme politique des étudiants renseigne sur certains mécanismes de socialisation politique et étudiante.

Pour expliquer l'engagement dans une organisation politique au cours des études, il faut dans un premier temps questionner le rôle des propriétés socioculturelles des militants et des dispositions qui y sont associées. Ce raisonnement part du principe que les prises de position dépendent des positions dans l'espace social et des trajectoires sociales. Les militants étudiants ayant incorporé au cours de leur socialisation primaire, non seulement des manières de faire (« s'engager dans un syndicat ») mais aussi des schèmes de compréhension du monde social, en fonction desquels ils agissent ensuite³. Néanmoins, une telle perspective ne permet pas de comprendre pourquoi les étudiants s'engagent dans une organisation politique à un moment et pas à un autre. Évoquer des dispositions susceptibles de structurer le rapport au militantisme ne dit rien de leur activation. La socialisation politique n'est pas seulement liée aux dispositions incorporées lors de l'enfance et l'adolescence, dont les effets porteraient dans tous les contextes traversés par les individus. Elle se construit à partir d'un ensemble de dispositions plus ou moins activées en fonction des contextes d'action traversés⁴, des contacts et des interactions⁵, des lieux fréquentés. C'est peut-être d'autant plus le cas auprès des étudiants qui se trouvent dans un entre-deux, entre la position sociale héritée de leurs parents et leur position future. Les étudiants ne sont déjà plus ce qu'ils étaient, mais ne sont pas encore ce qu'ils seront. Cette transition entre la position des parents et leur position future, c'est-à-dire entre l'adolescence et l'accès complet au statut d'adulte⁶, s'apparente à une phase « d'apesanteur sociale », de « *no man's land* social »⁷, mais aussi de réflexion sur l'avenir professionnel et la place qui en découle dans la société. Les études suscitent des rêves et une certaine indétermination. Les études induisent une prise d'autonomie avec la famille⁸, des changements de contextes sociaux, d'études notamment, et divers apprentissages.

Partant, il est nécessaire de considérer « les déterminations expérientielles⁹ », et de situer les étapes des carrières militantes par rapport à la trajectoire biographique. Pour cela, les concepts de « carrière militante¹⁰ » et de « carrière étudiante » sont éclairants. Appliqué à l'expérience militante et étudiante, le concept de carrière vise à considérer militantisme et

¹ G. Houzel, *Rapport sur le développement du bénévolat étudiant*, Paris, La Documentation française, 2003.

² D'après plusieurs enquêtes par questionnaire réalisées auprès d'étudiants strasbourgeois depuis 2001, le taux de syndicalisation se situerait autour de 3%, celui d'adhésion à un parti est à peine plus élevé.

³ P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

⁴ B. Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

⁵ Voir par exemple J. Siméant, « Un humanitaire « apolitique » ? », in J. Lagroye (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 163-196.

⁶ C. Grignon, L. Gruel, « L'étudiant moyen n'existe pas », *Informations sociales*, n°99, 2002, p. 4-13.

⁷ P. Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, p. 95-112.

⁸ V. Cicchelli, *La construction de l'autonomie. Parents et jeunes adultes face aux études*, Paris, PUF, 2001.

⁹ L. Berlivet, F. Sawicki, « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, n° 27, 1994, p. 111-142.

¹⁰ Pour un usage de ce concept, voir par exemple : E. Agrikoliansky, *La Ligue française des droits de l'homme et du citoyen depuis 1945. Sociologie d'un engagement civique*, Paris, L'Harmattan, 2002.

études comme un ensemble d'étapes, prendre en compte la dimension temporelle¹¹, porter une attention particulière aux processus de l'action, aux variations des contextes traversés, aux changements d'étapes au cours du militantisme et de la scolarité, considérer le sens donné par les étudiants à leurs actions. En même temps, cet usage ne minimise pas leurs prédispositions, leurs caractéristiques sociales et politiques familiales, à condition bien sûr de situer à quel moment, dans la trajectoire sociale et scolaire, interviennent les événements¹².

Dans cette contribution, qui laisse de côté les effets de conjoncture et du sexe ainsi que les écarts entre les organisations, on souhaite montrer que les études – les carrières étudiantes – comportent différentes étapes (l'entrée à l'Université, les réorientations scolaires, les échecs) qui, parce qu'elles constituent des déplacements dans l'espace scolaire mais aussi social, sont des phases de rupture, de crises identitaires, des phases interstitielles de la vie sociale. Et en favorisant une insertion dans de nouveaux réseaux sociaux, un espace de sociabilité, une prise de rôle dans l'arène étudiante et une reconstruction identitaire – c'est-à-dire un ensemble de rétributions¹³ –, l'entrée dans le militantisme peut représenter, pour des étudiants qui y sont disposés, un moyen d'y faire face.

C'est une pluralité de données quantitatives et ethnographiques¹⁴ qui a permis d'appréhender les étapes des carrières militantes et étudiantes ainsi que les pratiques

¹¹ E. Hughes, *Men and Their Work*, New York, The Free Press of Glencoe, 1958 ; H.S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 (éd. originale : New York, The Free Press of Glencoe, 1963).

¹² A. Collovald, « Pour une sociologie des carrières morales », in A. Collovald, M.-H. Lechien, S. Rozier, L. Willemetz, *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers-Monde*, Rennes, PUR, 2002, p. 177-229, notamment la note 107, p. 211-212.

¹³ D. Gaxie, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue Suisse de Science Politique*, vol.11, n°1, 2005, p. 157-188.

¹⁴ Entre 2001 et 2006, dans le cadre d'un doctorat (S. Michon, *Études et politique : les effets de la carrière étudiante sur la socialisation politique*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Strasbourg 2, 2006 : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00331271/fr/>), une enquête ethnographique auprès d'étudiants militants et d'anciens étudiants militants a été menée, essentiellement à Strasbourg. Si la méthode de proche en proche a été privilégiée avec l'usage de recommandations de personnes précédemment interrogées – suivant le principe de l'échantillon « boule de neige » –, plusieurs enquêtés ont été contactés spontanément (dans les couloirs d'établissements du supérieur, lors de meetings, de réunions militantes ou de tractages). Plus d'une centaine d'entretiens ont été réalisés ; certains ayant été vus à plusieurs reprises. 77 individus composent le corpus. Ils sont (ou ont été) militants actifs au sein de partis politiques – DL (2 personnes), JCR/LCR (7), LO (1), MDC/MRC (3), PCF (1), PS et/ou MJS (28), RPR/UMP (15), UDF (5), Verts et/ou Souris verte (9) –, de syndicats – UNEF (23), UNI (6), SUD-étudiant (2), Comité pour un vrai syndicat étudiant (3) –, d'associations à caractère politique – Attac (9), CNT (Confédération nationale des travailleurs) (1), Collectif anarchiste (1), CUVED (Comité universitaire de vigilance contre l'extrême droite) (5), Fédération anarchiste (3), Groupe anti-globalisation (1), Greenpeace (1), Jeunes européens fédéralistes (8), Festival permanent contre les lois racistes/Mouvement immigration banlieue (3), MIL (Mouvement initiative et liberté) (1), MRAP (1), Ras le front (1), Réseau Sortir du nucléaire (2), SOS-Racisme (2), défense des droits de l'homme (2) ou de réfugiés politiques (1). Quelques militants, assez peu nombreux tout de même, n'ont pas donné suite aux demandes d'entretiens – notamment un ancien militant du FN et du MNR et l'un ou l'autre adhérent de DL, du PS et des Verts. Les entretiens ont été complétés par des observations, le suivi de réunions et de meetings, des expériences directes lors de diverses mobilisations (entre-deux tours de la présidentielle de 2002, anti-CPE (Contrat première embauche) au printemps 2006), et les réponses à un questionnaire sur les comportements politiques transmis à un ensemble d'étudiants non militants (n=752) et militants (n=72). Parmi ces derniers, un tiers adhèrent à un syndicat (18 UNEF, 5 UNI, 1 CVSE), plus de la moitié à un parti politique (16 PS, 9 RPR, 7 Verts, 2 DL, 1 UDF, 1 LO, 1 MDC, 1 PCF), et deux tiers à une association (5 Attac, 5 Association de défense des droits de l'homme, 4 JEF, 3 SOS Racisme, 3 MIB, etc.). Les résultats présentés sont donc à considérer au prisme de cette composition. Ces données permettent de souligner un multipositionnement fréquent : d'après l'enquête par questionnaire, quatre syndicalistes sur dix et six sur dix parmi les membres de parti politique sont ou ont été dans une association politique ; la moitié des syndicalistes et des membres d'une association politique appartiennent ou ont appartenu à un parti politique.

militantes, et de mettre en évidence les intérêts relatifs au militantisme, les satisfactions, insatisfactions, compétences, savoir-faire, pratiques ou dispositions.

Des étapes de la carrière étudiante activatrices de dispositions favorables

L'entrée dans un militantisme actif doit, dans un premier temps, être mise en rapport avec des étapes de la carrière étudiante.

Les étudiants militants sont nombreux à adhérer à une organisation politique suite à une mobilité scolaire et/ou géographique (deux militants du corpus d'entretiens sur trois). Plus précisément, la majorité d'entre eux commencent à militer après un déplacement dans l'espace scolaire (un militant du corpus sur deux environ) : l'entrée dans le supérieur (un peu plus d'un sur trois) ou un changement d'institution scolaire en cours de scolarité (un sur sept). D'autres étapes de la carrière étudiante sont favorables : le passage dans un cycle d'études supérieur et/ou du cap d'une sélection (prépas, première année d'IEP ou de médecine) (entre un quart et un cinquième), ou encore un échec scolaire (un cinquième). L'engagement concorde alors avec une « disponibilité biographique¹⁵ » et la fin d'une période d'études éprouvante¹⁶. Tel est l'exemple de ce militant qui rejoint les jeunes Verts au moment où il entre en licence de biologie après deux années de prépa vétérinaire : « – *Et c'est vraiment à partir de la licence que t'as commencé à t'engager ?* – Parce que j'avais le temps, parce que j'étais étudiant et non plus stakhanoviste de la classe prépa¹⁷ ».

Nombreux sont les militants qui s'engagent non seulement suite à une étape de la scolarité, mais également suite à un déplacement géographique¹⁸ – deux types d'événements il est vrai fréquemment corrélés. Un tiers des enquêtés ont ainsi adhéré peu de temps après leur arrivée dans une ville universitaire, soit pour entamer des études supérieures, soit pour les poursuivre dans une université à l'offre de formation plus élevée. Pour des étudiants précédemment scolarisés au sein d'un lycée « de campagne », comme l'évoquent certains, l'accès à une offre militante plus élevée après un déménagement peut en partie expliquer l'effet des changements de configuration scolaire et sociale : « Je ne suis pas originaire d'Alsace. Je viens d'un petit bled paumé dans les Vosges, et le contact avec des assocés ou même un parti politique, faut faire cinquante bornes pour arriver à la plus grande ville du coin pour y aller, donc matériellement c'était pas possible avant. À Strasbourg, y avait les assocés sous la main, j'avais les infos en temps réel quasiment, c'est-à-dire tu sors du resto U, t'as un tract qui t'appelle à aller voir telle réunion, tel débat. Et là, j'avais la disponibilité, j'y suis allé¹⁹ ».

Cet engagement est lié à des rencontres sur le lieu d'études et la connaissance de militants²⁰, certains jouant un rôle « d'intermédiaire²¹ ». Les syndicalistes étudiants par exemple, qui sont les militants les plus actifs sur les lieux d'études, axent leurs actions sur les établissements d'enseignement supérieur et recherchent continuellement à être visibles (que ce soit par des collages, des tractages ou des interventions dans les amphis). Le recrutement de l'UNEF est de ce point de vue particulièrement rationalisé. Les campagnes d'adhésion surtout ont lieu au début des années universitaires. Les militants, chargés de faire des cartes d'adhésion, démarchent les étudiants à proximité des bureaux d'inscription des universités – davantage celles de sciences humaines en raison de la proximité supposée avec leurs

¹⁵ D. McAdam, *Freedom Summer*, New York, Oxford University Press, 1988.

¹⁶ Sur la concurrence qui oppose les investissements militants aux autres investissements sociaux, notamment amoureux, familiaux, scolaires, professionnels ou de loisirs, voir D. Gaxie, art. cit., p. 180.

¹⁷ Entretien réalisé le 13 novembre 2002.

¹⁸ Sur le rôle de déplacement géographique auprès des « ligueurs », E. Agrikoliansky, *op. cit.*, p. 258.

¹⁹ Entretien réalisé le 13 novembre 2002.

²⁰ Sur le rôle structurant des réseaux interpersonnels, voir entre autres : D. McAdam, « Recruitment to High Risk Activism: The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, vol. 92, n° 1, 1986, p. 64-90.

²¹ E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973 (1956).

revendications. Un ancien responsable de l'UNEF commente ainsi : « T'as des gens qu'on recrute essentiellement sur les chaînes d'inscription au mois de septembre, on met des tables, on va voir les gens, on les fait s'asseoir, contre leur gré des fois et puis après ça devient des vrais militants²² ». Ce travail intensif d'adhésion est surtout destiné à convaincre les primo-entrants à l'Université.

L'UNEF se distingue certes par des actions de recrutement rationalisées. Cependant quelle que soit l'organisation, tous les militants effectuent, ce qu'on appellera, du prosélytisme. Dans chacune de leurs interventions, tous gardent à l'esprit l'objectif de sensibiliser, de convaincre et de recruter ; l'efficacité de ce prosélytisme explique aussi pourquoi certains étudiants adhèrent à une organisation plutôt qu'à une autre. Comme l'ont montré de précédentes recherches, le recrutement des mouvements sociaux procède le plus souvent de l'activation de réseaux amicaux, familiaux ou professionnels²³. Et il est vrai que les étudiants militants ne négligent pas leurs camarades de classe, leurs amis, les membres de leur famille, voire d'autres militants approchés lors d'actions communes (manifestations, débats, occupations de locaux, etc.). Quelques uns font alors office de pivot entre différents groupes, et contribuent au passage d'une scène militante à une autre²⁴, comme l'illustre le cas de cette militante de l'UNEF et des JCR : « – *Au JCR, tu es entrée comment ?* Au JCR, c'est parce que c'est des gens que j'ai rencontrés à l'UNEF. Je pensais la même chose qu'eux. Je me retrouvais dans leur discours. C'est comme ça que je suis venue à la première réunion²⁵ ».

Ainsi, si des étudiants franchissent le pas, c'est parce qu'ils sont disponibles, rencontrent une offre militante plus conséquente, que le travail militant donne lieu à de nouvelles adhésions, mais aussi parce que le discours des organisations les interpelle au regard de leurs socialisations antérieures. En effet, ceux-ci ne choisissent pas leur organisation au hasard : « J'étais déjà politisé depuis longtemps, parce que c'est la culture familiale tout simplement. Donc je n'avais pas d'*a priori* négatif, c'était quelque chose dont j'avais envie avant que ça se présente. Il se trouve que quand ça s'est présenté, je connaissais tout simplement des gens qui étaient dans un syndicat étudiant. C'était l'UNEF. Du point de vue des idées défendues, ce sont des choses dont je me suis senti proche²⁶ ». Devenir militant fait partie « des « soi possibles²⁷ ».

Les étudiants militants sont tout d'abord un peu plus fréquemment issus des catégories supérieures de l'espace social à dominante culturelle, que l'on sait plus favorables à l'intérêt politique et à l'engagement²⁸ : d'après l'enquête par questionnaire, un tiers des pères et un quart des mères des militants interrogés exercent une fonction de cadre supérieur ou une profession libérale (contre respectivement un quart et un septième dans l'échantillon des non militants) ; quatre militants sur dix ont deux parents diplômés du supérieur (contre un quart). Plus clivantes toutefois sont les caractéristiques politiques parentales. Avec des parents militants, anciens militants ou tout du moins politisés, l'engagement et plus largement la politique ne leur sont pas étrangers. D'après les questionnaires recueillis, plus de trois quarts des militants ont au moins un parent assez intéressé par la politique (contre la moitié pour les non militants), et leurs parents ont eu presque deux fois plus un engagement. Nombreux sont ceux qui ont été familiarisés au cours de leur enfance par leurs parents aux discussions

²² Entretien réalisé le 5 février 2002.

²³ D.A. Snow, L.A. Zurcher, S. Elkan-Olson, « Social Networks and Social Movements: a Microstructural Approach to Differential Recruitment », *American sociological Review*, 45-5, 1980, p. 787-801.

²⁴ H. Duriez, « Modèles d'engagement et logiques de structuration des réseaux locaux de la gauche mouvementiste à Lille », *Politix*, vol.17, n°68, 2004, p. 165-199.

²⁵ Entretien réalisé le 2 novembre 2001.

²⁶ Entretien réalisé le 22 novembre 2002.

²⁷ Pour reprendre l'expression de J.-C. Kaufmann, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.

²⁸ F. Héran, « Un monde sélectif : les associations », *Économie et statistique*, n°208, 1988, p. 17-31.

politiques, manifestations et à l'engagement, parfois syndical comme pour cette ancienne militante de l'UNEF : « Moi j'ai été assez sensible au discours de l'UNEF, parce que c'est par rapport à mon père, c'est un syndicaliste CGT depuis le début des années 70. Donc on a toujours vu ça à la maison. Mon père militait, il milite autant trente ans après, donc syndicaliste devant l'éternel, syndicaliste CGT Le 1^{er} Mai à aller chanter l'Internationale, voilà des choses qui restent²⁹ ».

L'engagement au cours des études n'est pas toujours un premier engagement, certains étant déjà précédemment passés à l'action : exercice de fonctions de représentation au lycée (délégué de classe, représentant des élèves au conseil d'administration) (un tiers environ des membres du corpus d'entretiens), activités associatives dans le scoutisme, le domaine culturel, sportif, paroissial, l'éducation populaire ou le soutien scolaire (un sur sept), du syndicalisme lycéen à la FIDL (Fédération indépendante et démocratique lycéenne) ou à l'UNL (Union nationale lycéenne) ou encore un militantisme au sein des sections jeunes des partis politiques (JCR., MJS) (un quart). Un ensemble d'étapes d'une carrière militante corrélatives de l'acquisition de dispositions à l'engagement qui sont ensuite mises en action. Pour ceux déjà engagés au lycée, le militantisme est « une activité qui est devenue étroitement attachée à leur identité sociale, à l'organisation quotidienne de leur temps et à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes³⁰ ». Ils y sont socialisés et y ont déjà consacré du temps et de l'énergie. Dès lors, à l'entrée dans une nouvelle arène – Université, IEP, École –, ils se tournent « naturellement », pour reprendre l'expression de plusieurs enquêtés, vers les organisations compatibles avec leur positionnement politique et scolaire. Militer constitue une forme de réflexe et s'inscrit dans une continuité. Enfin, la scolarisation dans des filières où la politique a le plus de sens – en science politique, droit, sociologie, et plus largement en sciences humaines et sociales³¹ –, a également pu éveiller pour l'un ou l'autre un intérêt pour l'engagement par l'acquisition de connaissances sur le champ politique et la société en général³².

L'étude des caractéristiques sociales apporte des éléments complémentaires sur la répartition suivant le type d'organisations et le positionnement politique. Davantage boursiers et résidents en cité universitaire, les syndicalistes ont des parents qui détiennent moins fréquemment un logement et présentent des revenus un peu moins élevés. À l'UNEF particulièrement, cette position dans l'espace social entre en concordance avec les revendications sur la défense des intérêts des boursiers – on retrouve certains aspects du militantisme concerné³³. Les parents des syndicalistes se distinguent également par des niveaux de diplômes moins élevés. Moins souvent originaires des catégories supérieures, les syndicalistes ne sont pas pour autant fils d'ouvriers (moins d'un père sur dix), beaucoup moins que les militants de la mouvance libertaire et révolutionnaire. De plus, les différences gauche/droite, non négligeables, confirment les logiques du recrutement politique³⁴. D'une part, des militants de droite plus proches des fractions économiques (professions libérales, commerçants, chef d'entreprise, cadres supérieurs et intermédiaires du privé). D'autre part,

²⁹ Entretien réalisé le 24 octobre 2002.

³⁰ P. Juhem, *SOS-Racisme. Histoire d'une mobilisation « apolitique ». Contribution à l'analyse des transformations des représentations politiques après 1981*, Thèse de doctorat en science politique, Université Paris X Nanterre, 1998, p. 680.

³¹ Les militants interrogés par questionnaire sont pour la plupart scolarisés en sciences humaines et sociales : un quart à l'IEP, un quart en droit, un sur cinq en sociologie, et à peine plus d'un sur dix dans les filières de sciences et techniques. À noter que les militants des associations politiques étudient davantage à l'IEP, en droit et sociologie ; les syndicalistes en histoire et sociologie ; les militants partisans à l'IEP et en droit.

³² Sur les effets des contextes d'études et des disciplines sur l'acquisition de dispositions à la politisation : S. Michon, « Les effets des contextes d'études sur la politisation », *Revue française de pédagogie*, n°163, 2008, p. 63-75.

³³ En ce sens : J. Siméant, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

³⁴ Cf. D. Gaxie, « Les logiques du recrutement politique », *Revue Française de Science Politique*, vol.30, n°1, 1980, p. 5-45.

des militants de gauche, quel que soit le type d'organisation, dont les parents sont plus fréquemment employé du secteur public et positionnés à proximité du pôle culturel des catégories supérieures ou intermédiaires, avec des professions d'origine telles qu'universitaires, enseignants du secondaire et du primaire ou éducateurs. Signe de la nécessité de recourir à une perspective relationnelle, les militants d'extrême gauche se distinguent des autres militants de gauche par des ressources économiques moins élevées. Bref, un ensemble de positions qui concordent avec leurs prises de positions dans l'espace militant. Mais l'entrée dans une carrière militante ne se réduit pas à des dispositions favorables qu'une disponibilité biographique et une offre militante accrue activeraient. Pour mieux comprendre le processus d'engagement, il s'agit de s'intéresser aux rétributions du militantisme.

Sociabilité, prise de rôle et reconstruction identitaire : des rétributions du militantisme

Corrélatifs d'un éloignement de la famille et des amis, ainsi que d'une perte de repères, les changements de cadre de vie, motivés par la poursuite d'études, constituent des ruptures avec la configuration sociale précédente. Les premières semaines de cours à l'Université, par exemple, s'apparentent à l'acquisition du métier d'étudiant³⁵, à une rupture avec la situation antérieure, et à la découverte « d'une situation d'incertitude » et « de la raison universitaire »³⁶. L'identité individuelle, en partie construite à partir de l'appartenance à un groupe³⁷, est alors mise à mal. Si lors des premières années universitaires, les réseaux relationnels reposent le plus souvent sur ceux développés au lycée, les plus éloignés de leur région d'origine sont davantage contraints à de nouvelles amitiés. L'engagement dans une organisation politique est un moyen de rencontrer des étudiants, de compenser un déficit de sociabilité, et d'occuper un temps libre plus conséquent. Les étudiants militants sont effectivement nombreux à adhérer à une organisation politique suite à une mobilité géographique : un tiers des membres du corpus d'entretiens ont ainsi adhéré peu de temps après leur arrivée dans une ville universitaire, soit pour entamer des études supérieures, soit pour les poursuivre dans une université à l'offre de formation plus élevée.

Les propositions de participation à des réunions ou des collages avec d'autres étudiants s'apparentent alors à un mode « d'affiliation³⁸ ». Les activités militantes favorisent les relations, les contacts, les échanges, les discussions, et offrent la possibilité d'appartenir à un groupe, de partager des codes, un vocabulaire et des informations. *De facto*, les militants les plus investis estiment y avoir trouvé une deuxième famille, comme cet étudiant investi à l'UNEF : « Le local de l'UNEF est devenu un deuxième chez moi, et les camarades avec qui je milite, pour certains une deuxième famille³⁹ ». Les notions de groupe, d'intérêts communs et de liens entre militants sont effectivement fréquemment soulignées : « L'avantage du militantisme, c'est qu'on a le sentiment de faire partie d'un groupe. On a des intérêts communs. Ça veut dire que ça va un peu plus que la simple amitié ou les simples rencontres au sein de l'Université. C'est pas juste des contacts de passage comme ça, ça permet de se connaître aussi. Parce que si on est dans une structure où ça fait plus de trois ans qu'on y est par exemple, y aura forcément des liens très forts entre ces personnes là⁴⁰ »

³⁵ A. Coulon, *Le métier d'étudiant. L'entrée dans la vie universitaire*, Paris, PUF, 1997.

³⁶ G. Felouzis, *La condition étudiante. Sociologie des étudiants et de l'université*, Paris, PUF, 2001.

³⁷ Sur l'identité individuelle en grande partie construite à partir de l'appartenance à un groupe professionnel : C. Dubar, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2004 (3^e éd.) (1991).

³⁸ Voir la troisième étape du métier d'étudiant présenté par : A. Coulon, *op. cit.*

³⁹ Entretien réalisé le 5 février 2002.

⁴⁰ Entretien réalisé le 18 octobre 2002.

L'attachement à l'organisation et aux pairs semble d'autant plus fort que le nombre d'heures passées à militer est conséquent⁴¹. Plus les étudiants s'investissent dans le militantisme, plus l'ensemble de leurs pratiques sociales, militantes mais aussi non militantes, s'effectuent la semaine comme le week-end avec leurs camarades. L'impact de la sociabilité est plus élevé pour les étudiants qui vivent leur militantisme de manière intensive : les syndicalistes, les responsables de mouvements de jeunesse, ou encore plusieurs militants de la mouvance libertaire et révolutionnaire.

La sociabilité est très présente au sein des syndicats étudiants, notamment du fait d'activités quotidiennes. Les journées sont rythmées par les réunions, les discussions sur l'actualité, les stratégies à adopter, les actions des concurrents et celles à mener, la lecture de quotidiens, les tracts, les déjeuners au restaurant universitaire, les interventions dans les amphithéâtres, la présence aux conseils centraux, les collages le soir, la nuit ou tôt le matin. À l'UNEF, la présence quasi continue de militants au bureau de la vie étudiante et à la coopérative des étudiants, qui propose divers services (photocopies, café à tarif réduit), facilite les contacts. Ces lieux de vie constituent des points de rencontre et de ralliement. Pour les militants les plus actifs, et ce quel que soit le type d'organisation, la communauté d'expériences favorise les attaches, les fidélités, les amitiés, les relations amoureuses, et la poursuite de l'activisme. D'où un parallèle possible avec le « Parti-société⁴² » qui encadre tous les moments de la vie sociale, comme le laisse entendre cet ancien responsable de l'UNEF : « Le matin, tu te réveilles UNEF Tu retrouves les copains dans le hall, tu prends un café, tu te mets à la table, tu prends les tracts, tu manges avec eux, la fin de la journée approche. Éventuellement tu vas en TD quand tu es vraiment obligé, où tu vois les étudiants de ton groupe. Sorti de T.D., tu retournes à la table. Le soir, on bouffe ensemble, après tu rentres chez toi, tu dors UNEF ou tu dors pas UNEF. Le lendemain, ça recommence. Le week-end c'est pareil... Ce sont tes copains⁴³ ».

La prise de rôle dans l'arène étudiante constitue une autre forme de rétribution. Pour exprimer le sentiment des étudiants « de ne pas exister, ni pour les enseignants, ni pour l'Université elle-même⁴⁴ », G. Felouzis cite la formule de Berkeley : « Exister, c'est être perçu ». Or, dans une arène désocialisatrice où les étudiants vivent leur expérience d'« étudiant de masse », soit sur un mode traumatique, soit sur un mode purement utilitaire, soit encore sur le mode du retrait⁴⁵, le répertoire des rôles visibles semble moins étendu qu'au lycée. Le syndicalisme est en fait une prise de rôle possible sur le campus et une forme de « grandissement de soi disponible⁴⁶ ».

La prise du rôle de militant concorde avec les activités qui les rendent visibles. Par leur militantisme, ils se mettent en valeur et en lumière. Les interventions publiques dans les amphithéâtres, le passage de communiqués de presse dans un quotidien, d'images d'une manifestation ou d'interviews à la télévision, les placent dans une position de représentation en tant qu'étudiants investis et reconnus comme tels. Ces pratiques publicisent leur engagement et leur orientation politique. C'est particulièrement vrai lors des tractages et des interventions. Ces prises de contact, avec des inconnus mais aussi leurs camarades de cours voire leurs propres enseignants, s'apparentent au processus d'entrée dans une carrière militante et plus précisément à l'étape de la « désignation publique » et d'acquisition d'une

⁴¹ D. Gaxie, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, vol.27, n°1, 1977, p. 123-154.

⁴² A. Kriegel, avec la collaboration de G. Bourgeois, *Les communistes français, 1920-1970*, Paris, Seuil, 1985.

⁴³ Entretien réalisé le 17 février 2003.

⁴⁴ G. Felouzis, *La condition étudiante*, op. cit., p. 61.

⁴⁵ D. Lapeyronnie, J.-L. Marie, *Campus-blues*, op. cit.

⁴⁶ P. Juhem, « La professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 131-154, p. 137.

identité militante, avec pour conséquences un « étiquetage » et divers jugements⁴⁷. La prise du rôle de militant n'est certes pas toujours aisée, mais elle leur donne une identité. Pour reprendre les termes d'acteurs : « le gauchiste », « l'altermondialiste », « le militant de droite un peu réac », « le royaliste », etc. Ce processus est un mode de distinction tel que l'exprime cette militante : « Quand je suis arrivée en droit, j'ai ressenti un besoin incommensurable de me démarquer de mes camarades de classe. Et à l'UNEF, je passais pour une dangereuse gauchiste⁴⁸ ». La prise du rôle de militant n'est certes pas toujours aisée, mais elle leur donne une identité en favorisant une visibilité et en intervenant dans la construction identitaire, elle permet aux étudiants de ne pas passer inaperçus. Tel militant du PS résume ce type de rétribution : « les gens savent qui tu es, ça permet d'être reconnu. Ça a quelque chose de jubilatoire⁴⁹ ».

Le militantisme permet aussi de prendre part à un « jeu sérieux » et à « des jeux du sérieux »⁵⁰. La politique est une activité qui présente tous les appareils du sérieux. S'y intéresser participe de l'entrée dans le monde des adultes. Il est vrai que le registre employé est souvent de l'ordre du sérieux, voire même de la gravité. Le but étant très souvent de publiciser des indignations et des situations jugées inacceptables selon le processus de « scandalisation⁵¹ ». Dans cette configuration, les militants bénéficient d'un capital symbolique non négligeable auprès de différents acteurs, universitaires ou politiques. Non seulement parce qu'ils se donnent l'apparence du sérieux, mais aussi parce qu'ils se considèrent, et que leurs interlocuteurs les considèrent, comme des porte-parole des étudiants ou plus largement de la jeunesse. Des enseignants sollicitent en effet les élus étudiants que ce soit sur des projets de textes, lors d'élections universitaires – par exemple pour l'élection des vice-présidents des conseils centraux (conseil d'administration, conseil scientifique et conseil des études et de la vie universitaire) –, ou encore pour discuter des modalités d'occupation des locaux lors de la mobilisation contre le CPE. Être reçu par des enseignants dans ce type de situations permet de tenir une position très différente de celle de l'étudiant perdu dans la masse. Ce sont là des occasions de les côtoyer dans un rapport plus égal que ne l'est la relation pédagogique, comme le relève cet ancien élu étudiant : « T'es jeune, t'es dans le monde des adultes, tu leur tiens tête, t'as une forme de pouvoir, tu peux faire avancer les dossiers, et tu peux faire avancer les réponses⁵² ». Dans une logique assez proche, les responsables de mouvements de jeunesse prennent part aux tractations concernant les élections internes de leur parti ou leur participation à une campagne électorale. Jeu sérieux, la politique donne de l'importance aux militants et agit du même coup sur leur identité.

Pour les plus « acharnés », pour reprendre les termes de ceux qui présentent l'investissement le plus élevé en temps et en énergie, le militantisme – voire le surmilitantisme – est un « style de vie »⁵³, une prise de rôle qui les aide à construire positivement leur identité. La construction d'une nouvelle « face⁵⁴ » est aussi un moyen de modifier leur identité pour eux-mêmes, c'est-à-dire le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, comme le laisse entendre ce militant : « Avant j'étais un mec nul, même en parlant comme ça. Maintenant je peux intervenir même devant des amphes, tout ça. Et je kiffe ça vraiment, c'est super sympa, t'es devant un amphi, tu parles, t'harangues les gens, tu leur dis qu'il faut faire

⁴⁷ Pour faire le parallèle avec les carrières déviantes, H.S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 (éd. originale : New York, The Free Press of Glencoe, 1963).

⁴⁸ Entretien réalisé le 22 avril 2004.

⁴⁹ Entretien réalisé le 4 février 2004.

⁵⁰ Pour reprendre une expression de P. Bourdieu et J.-C. Passeron : « jeux sérieux et jeux du sérieux », *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964, p. 45.

⁵¹ M. Offerlé, *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrestien, 1998, p. 122.

⁵² Entretien réalisé le 25 novembre 2003.

⁵³ Cf. P. Juhem, *op. cit.*

⁵⁴ E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

ça, et puis après t'as les gens qui sont super motivés qui applaudissent, ils viennent te voir après⁵⁵. »

La reconstruction identitaire est patente pour les militants qui ont adhéré suite à des échecs, des déclassements dans la hiérarchie universitaire des diplômés, ou des positions en porte-à-faux avec leur groupe des pairs au sein de leur filière d'études (refus ou impossibilité d'intégration au groupe d'arrivée). En bousculant leur système de référence, ces événements, sources d'instabilité et de souffrances, génèrent des phénomènes de compensation, qui sont souvent des schémas « d'expression d'une logique identitaire incomplètement mise en sommeil⁵⁶ ». Pour ceux qui ont été familiarisés à l'engagement au cours de leur enfance et leur adolescence, l'investissement militant peut alors représenter un moyen de mettre en question les classements subis dans les arènes traversées⁵⁷. Les déceptions scolaires forment un terrain particulièrement favorable à l'engagement des étudiants qui ont construit leur identité sur la réussite scolaire au sein du cercle amical ou familial, d'autant plus lorsque leur scolarité les a coupés de leur classe d'origine⁵⁸ sans néanmoins leur permettre la réussite initialement espérée. L'activité militante permet d'inverser des dominations ressenties dans d'autres sphères et de contester une domination sociale. Le militantisme donne surtout la possibilité aux étudiants en promotion culturelle⁵⁹, qui souffrent de la situation de transfuge⁶⁰, d'être fidèles à leurs origines, d'éviter les symptômes de la névrose de classe⁶¹, et de combattre ce qui les fait souffrir. Après avoir investi dans leurs études et subi une forme de violence symbolique de l'institution scolaire, l'engagement suite à une crise identitaire, symbolise alors le passage d'une bonne volonté scolaire à une bonne volonté militante et contestataire.

En ce sens, exemplaire est le cas de ce militant UNEF qui étudie en médecine, c'est-à-dire une des filières universitaires les plus prestigieuses, au recrutement social très favorisé (plus de la moitié des étudiants sont originaires des catégories supérieures). Son engagement syndical représente une manière de réagir à la violence symbolique subie dans sa filière. Ses parents, immigrés, sont issus des fractions inférieures des catégories intermédiaires, technicien au chômage et aide soignante. Et si le militantisme fait partie des possibles – son père a été très engagé dans son pays d'origine –, le déclic se fait lorsqu'il rencontre des militants de l'UNEF venus tractés à la faculté de médecine. En fait, il voit en eux des personnes qui refusent la domination douce et symbolique à l'œuvre dans cette faculté plutôt bourgeoise qu'il subit depuis sa première année. Militer à l'UNEF représente alors pour lui un moyen de contester cette domination exercée par l'institution et les élèves issus de milieux plus favorisés que le sien, certains militants s'épanouissent à lutter contre les inégalités en milieu étudiant, d'autant qu'ils les ont subies ou les subissent. On a là une « résonance » entre les cadres cognitifs fournis par l'institution et les cadres personnels⁶².

⁵⁵ Entretien réalisé le 5 février 2002.

⁵⁶ J.-C. Kaufmann, « Rôles et identité : l'exemple de l'entrée en couple », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. XCVII, 1994, p. 301-328, p. 310.

⁵⁷ Sur la lutte contre le déclassement : P. Bourdieu, « Classements, déclassements, reclassements », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°24, 1978, p. 2-22.

⁵⁸ R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

⁵⁹ Un peu moins de la moitié des militants interrogés par questionnaire n'ont pas de parent diplômé du supérieur.

⁶⁰ C. Fossé-Poliak, *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992.

⁶¹ V. de Gaulejac, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identités*, Paris, Hommes et Groupes Éditeurs, 1987.

⁶² Sur le PCF, voir N. Ethuin, « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, n° 63, 2003, p. 145-168.

C'est en recourant aux concepts de carrière militante et de carrière étudiante et en raisonnant sur différentes phases de celles-ci que l'on peut mieux comprendre qui sont les militants étudiants. Des données quantitatives et qualitatives ont permis de rendre compte du processus d'entrée dans le militantisme étudiant. Cette contribution montre ainsi le rôle des étapes de la carrière étudiante sur les entrées en militantisme. Elles activent leurs dispositions à l'engagement, notamment car l'offre militante en termes de sociabilité, de prise de rôle au sein de l'arène étudiante, et de (re)construction identitaire, répond à une situation scolaire désocialisatrice ou d'échec. L'étude des rétributions du militantisme en termes de sociabilité et de prise de rôle, et de reconstruction identitaire permet d'expliquer pourquoi l'engagement représente une possibilité dans une situation de déficit relationnel et de crise identitaire, et pourquoi les étudiants y demeurent actifs. Les militants acceptent beaucoup plus favorablement le discours des organisations lorsqu'elles peuvent leur offrir des rétributions qui forment des réponses à leur situation.